

La guerra del quattordici

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **12 (1936-1937)**

Heft 5

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-713242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tous les dispositifs d'obscurcissement prescrits pour les véhicules devront demeurer montés pendant la journée. Si l'éclairage intérieur des véhicules ne peut être masqué d'une manière impeccable, il devra être supprimé.

Mesures spéciales.

Les surfaces qui peuvent réfléchir la lumière vers le haut peuvent être des points de repère pour les aviateurs. Tandis que cette réflexion ne peut être empêchée sur de grandes étendues d'eau et les fleuves, on peut la supprimer pour les bâtiments et installations (grandes fabriques, gazomètres, etc.). Pour les grandes surfaces vitrées, telles que toits de sheds, et pour les larges baies vitrées on pourra supprimer la réflexion en dépolissant les vitres et en revêtant leur surface extérieure d'une couche de peinture bleue. Dans la plupart des cas il sera possible d'appliquer cette couche de peinture de manière à masquer en même temps l'éclairage intérieur. Les toits, terrasses et parois qui, enduits d'une peinture claire ou revêtus d'une couverture métallique, diffusent de la lumière, peuvent être camouflés au moyen d'une couche de peinture foncée ou irrégulière. Les toits plats de grandes dimensions ou les sols asphaltés ou bétonnés seront recouverts d'une mince couche de terre ou de sable.

Préparatifs.

Tandis que les autorités communales sont responsables de l'extinction des lumières en ce qui concerne l'éclairage public, les particuliers devront se charger eux-mêmes de l'obscurcissement de leurs maisons. Dans les maisons locatives, le propriétaire de l'immeuble en est responsable pour les parties de l'immeuble utilisées en commun par ses locataires, telles que corridors, cages, caves, greniers, etc. Tous les ménages et toutes les entreprises devront disposer d'un nombre suffisant de moyens d'éclairage de secours, tels que lampes électriques de poche, lampes à pétrole, falots-tempête, bougies, etc., ceux-ci devant si possible être masqués au moyen de filtre bleu foncé. En général, tout le matériel nécessaire devra être placé à portée de main. Des indications concernant le matériel approprié seront publiées dans la Feuille fédérale et dans les revues de défense aérienne.

La guerre à cartouches à blanc

L'attaque de St-Martin

C'était peu avant l'attaque de St-Martin en Gruyère.

Rassurez-vous, ce ne sera pas probablement à ce haut-fait d'armes que le nom de cette aimable localité devra de rester dans l'histoire.

C'était donc mardi, peu avant l'attaque de St-Martin.

Les hommes de la compagnie bondissaient d'un obstacle à l'autre afin de rester à couvert de l'ennemi qui pétaradait devant eux avec générosité.

Le fusilier Bolomey venait de se terrer seul derrière un buisson lorsqu'il entendit, venant vraisemblablement de l'autre côté de la haie, un bruit dont il ne tarda pas à déceler la provenance: il y avait là un homme, un homme à deux pas de lui, dont on percevait nettement le bruit des mâchoires et les claquements de langue satisfaits.

Curieux de nature, le fusilier Bolomey écarta délicatement les branches et regarda: il vit d'abord deux gros souliers; puis un dos vêtu de gris-vert; enfin, au bout de ce dos, une tête.

C'était bien un homme.

Il était étendu dans l'herbe, sur le ventre, et rongait en même temps dans un gros morceau de pain et un volumineux saucisson avalant chair, pelure et farine cuite sans se soucier le moins du monde du pétard qui emplissait le pays.

Soudain, le fusilier Bolomey sursauta. Il venait en effet d'apercevoir sur le pré le casque du mangeur; aucune bande blanche n'en ceinturait la rotundité.

Ça y est, se dit le fusilier Bolomey, c'est un rouge, je le tiens!

Entrevoyant déjà les félicitations du capitaine, voyant scintiller dans un halo de gloire les galons d'appointé, il sentit brûler en lui le courage et l'ardeur des héros; aussi bondit-il à travers les branches, le fusil en avant, et braquant l'arme, hurla d'une voix de caporal d'école de recrues:

— Rends-toi, tu es prisonnier!

Et le fusilier Bolomey, en position de tirailleur à l'arrêt, attendit l'effet de son geste...

Il attendit quelques secondes, enfin toute une minute. Mais l'autre n'avait même pas tourné la tête et continuait à ronger dans sa nourriture comme si rien ne s'était passé.

— Tu n'as donc pas entendu? fit le fusilier Bolomey, légèrement décontenancé.

C'est alors que l'autre se retourna:

— En voudrais-tu des fois une rondelle?

Et se soulevant à demi sur un coude, il brandit son saucisson.

— Hé, hé! fit Bolomey, qui se sentait maintenant un peu ridicule avec son fusil plein de menaces, hé, hé, pourquoi pas!

— Alors, assieds-toi là.

Et le fusilier Bolomey s'assit.

Il sortit son couteau, se tailla une tranche dans la miche, puis une large rondelle dans le saucisson. Et tout en mastiquant de conserve, on discuta. On parla de la petite guerre que l'on se faisait à coups de cartouches à blanc, du capitaine, du sergent, des lieutenants, de la vigne, des blés qui n'ont pas bien rendu cette année, de la fiancée et de tout ce qui peut bien venir à l'esprit de deux gaillards qui ne se connaissent que depuis cinq minutes et qui rongent dans le même saucisson.

Enfin, quand il n'y eut plus que des miettes, le « rouge » s'étira longuement, puis se leva.

— Faut y aller tout de même, dit-il.

Il reprit alors son fusil et son casque et s'en alla sans plus d'explication en suivant le long de la haie.

— Eh dis donc, lui cria Bolomey, tu oublies que je t'ai fait prisonnier!

— Non, mais des fois, lui cria l'autre de loin, ça ne te suffit pas d'avoir « bouloté » tout mon saucisson?

Et il continua son chemin sans se préoccuper plus du fusilier Bolomey qui restait sur le pré, bouche bée, ne sachant s'il devait se réjouir d'avoir bien mangé ou se lamenter d'avoir laissé filer son prisonnier...

C'est ainsi que le fusilier Bolomey rata ses galons d'appointé pour une rondelle de saucisson.

(Feuille d'Avis de Lausanne.)

L'homme de garde.

La guerra del quattordici

Nei corsi dei secoli la storia ha sempre registrato innumeri conflitti armati, ma nessuno ebbe, come la guerra mondiale del 14 al 18, conseguenze così tragiche. Perché dunque quest'ultimo conflitto gettò nell'anarchia e nella miseria l'intero universo?

Le guerre del diciottesimo e diciannovesimo secolo furono provocate, da motivi politici ben determinati, e finirono quasi sempre per transazioni, per soluzioni più o meno soddisfacenti in rispetto alla loro causa. E' sempre esistito in ognuna di queste guerre un certo rapporto fra lo sforzo impiegato dagli antagonisti e l'importanza del mobile che li spinse alle armi. La pace è quindi conclusa quando un gruppo, od un avversario giudicò i sacrifici superiori all'interesse, e quando valeva meglio intendersi cedendo, che transigere in una folle continuazione inutile e disastrosa.

Benchè la guerra del 14 sia stata pure provocata da preciso motivo politico, quasi, se si vuole, secondario, a molti che scatenarono le guerre del passato, raggruppo attorno al litigio innumerevoli problemi proponendosi, a misura che la guerra progrediva, di risolverne altri di più difficile soluzione.

Iniziatasi da una semplice rivalità austro-russa ben delineata, essa ha svegliato tutte le questioni politiche che sonnecchiavano da ben 30 anni: Alsazia Lorena, Trento Trieste, Costantinopoli, Polonia, Balcani, l'irredentismo austriaco, l'organizzazione dell'Europa cen-

trale, vi mescolò le questioni coloniali dell'Africa e dell'Asia, riscuotendo la vecchia querela della libertà e padronanza dei mari, proponendosi niente di meno di stabilire un nuovo ordinamento politico internazionale che avrebbe dovuto assicurare, per sempre, la pace e la libertà ai popoli tutti.

La guerra del 14 è stata quindi una guerra dagli scopi varianti e multipli. Ogni belligerante cercava di assicurarsi risultati importanti e complessi, l'ingrandimento del programma ha provocato, verso il 1916, una strana confusione: i contendenti ebbero l'impressione di non saper più per quale ragione si battevano e si misero allora a discutere sul perchè e sugli scopi della guerra. Tale stato di cose fu causato da una disproporzione iniziale fra l'origine stessa della guerra ed i primi sforzi dei belligeranti. Se l'Austria e la Russia avessero preso le armi da sole e si fossero combattute colle piccole armate del 19esimo secolo, vi sarebbe stato una guerra localizzata a scopi prefissi, limitati, analoghi a quelli del secolo scorso. Ma nel 1914 l'Europa era divisa in due sistemi di alleanza ed aveva organizzato delle armate enormi. Cosichè nell'agosto fatale ben 8 milioni di uomini presero le armi. Due terzi dell'Europa! Troppo per decidere se la Serbia dovesse o meno divenire vassallo degli Asburghi. Le potenze trascinate nella guerra, per obblighi di alleanza, si affrettarono a porre sul tappeto altre questioni più importanti per loro che la sorte della Serbia, questioni che dovevano, secondo loro, giustificare lo sforzo iniziato: La Francia dichiarava che non avrebbe cessato di combattere sino alla restituzione dell'Alsazia e Lorena; La Russia metteva sulla bilancia la Polonia e Costantinopoli; La Germania si proponeva la riorganizzazione dell'Europa centrale che gli avrebbe assicurato l'egemonia del continente; L'Inghilterra la padronanza assoluta dei mari e delle colonie; L'Italia l'annessione di Trento Trieste, ecc. Non solo, ogni gruppo di belligeranti cercava ovunque altri alleati, che portavano nel conflitto, colle nuove forze e nuove armate, nuove rivendicazioni che complicavano sempre più la lotta, imponendogli sforzi e sacrifici sovrumani. Più i sacrifici aumentavano, più i combattenti sognavano risultati che avessero a giustificare gli sforzi ed i sacrifici già consentiti. E' stato così che verso il 1917 si finì per dare come scopo della guerra niente di meno che la ricostruzione del mondo! la palingenesia!

La guerra mondiale fù una guerra a giustificazione inversa. Durante i conflitti del 18esimo et 19esimo secolo l'importanza della questione determinante il conflitto doveva sempre giustificare i sacrifici, mentre per la guerra mondiale furono i sacrifici che dovevano giustificare, determinare gli scopi ed i risultati. Così i belligeranti divennero esigenti a misura che il conflitto si prolungava. Questo tragico rovesciamento ha sorpreso il mondo intero in uno stato di ignoranza di incoscienza che ancora oggi non si rende conto esattamente delle ruine accumulate.

Se il ventesimo secolo avesse seriamente studiato le guerre napoleoniche anzichè farne un'epopea romantica, avrebbe saputo, nel 1914, che una guerra invertita nella proporzione degli scopi e dei sacrifici avrebbe trascinato l'Europa nel caos più orrendo, come nel 1802 al 1815 anno in cui si sottrasse alle terribili conseguenze unicamente per un miracoloso risveglio della saggezza del 18esimo secolo. Per riconoscere esattamente tale miracolo bisognerebbe sapere la vera storia del congresso di Vienna! ...

Nel 1919 all'Europa mancò di questa unica possibilità. Quattro grandi imperi crollati, il sistema monarchico dell'1800 spezzato gettò il mondo intero nel disor-

dine, il sistema capitalista Americo-Europeo non poteva più funzionare necessitando la cooperazione di tutti i popoli — Ruinoso l'aumentare la produzione quando il popolo è obbligato a diminuire la consumazione — Cosa ancora più grave: I popoli occidentali, in presenza dell'immensa perturbazione provocata dalla guerra, non hanno più, come nel 1814, la riserva di saggezza che li salva. Per uscire dal disordine politico, e per combattere la miseria, ricorrono ad espedienti, a delle improvvisazioni empiriche che aggravano il male. L'intossicazione romantica degli spiriti, il misticismo della quantità, della forza, l'orgoglio della ricchezza, della razza, della potenza, del sapere sono le cause profonde della situazione disastrosa presente. L'esasperazione del nazionalismo raggiungente il delirio è la manifestazione più inquietante che può provocare la guerra futura che rappresenterà il suicidio della civilizzazione occidentale e precipiterà tutta la terra in una terribile barbarie.

Il Reg. 30 è un fronte che non si spezza

Le seriche bandiere dei battaglioni ticinesi, dopo aver sventolato, palpitato al sole del nostro cielo azzurro in cui si dissolvono nuvole di ogni colore, dopo aver garrito al vento in un'apoteosi di splendida giovinezza in armi, sono ripiegate!

Il Reggimento 30 è un fronte che non si spezza. Così lo stigmatizza il suo comandante. La fiducia del capo nella propria truppa è qualche cosa di più e di meglio che una promessa, è la certezza assoluta sulla quale riposa, lavora, vive il Paese, è la certezza di cui la Patria ha bisogno. Dopo tale apprezzamento non è più permesso alcun pessimismo anche se questo possa essere, alle volte, cosa virile e prudente in concezione, per tramutarsi in ottimismo nell'azione. Il reggimento Ticino ha qualche difetto e molte, molte qualità.

Quando la radio svizzera diffuse, nelle tre lingue nazionali, il saluto del reggimento al popolo elvetico, la nazione ha accolto le parole del Signor Tenente Colonello Guglielmo Vegezzi illuminate dai riflessi della sua anima, colla stessa vibrazione sua comunicativa che ci ha portato il fremito del Ticino.

Nessuna incertezza più, nessun dubbio possibile. Superate le egoistiche tendenze, le questioni politiche coll'aiuto decisivo di quell'immutabile senso di patriottismo innato in noi ticinesi amalgamati incondizionatamente allo splendido motto svizzero, degni rappresentanti di un contingente di questa stirpe elvetica ben radicata alla propria terra, di questa stirpe feconda di qualità civiche. Ciò resta e resterà il sentimento fondamentale e tipico dell'omogeneità, dell'efficienza bellica del reggimento Ticino che trae il suo valore dalle influenze più vicine e risolutive dei capi che hanno responsabilità di comando, rimanendo così una truppa non solo incorruttibile, non solo scrigno di insospettite qualità militari, ma una truppa che gli si può conferire l'onore di essere citata ad esempio.

No. Nessuno può pensare ad una necessaria avvalorazione del soldato ticinese, e tanto meno chi scrive, pur ammesso che lo potesse fare — egli che deve al reggimento ore di gioia indimenticabili, che ne fu soldato quando ancora Papà Schiebler lo comandava; quando ancora ne era al capo il Colonello R. Dollfus dal proverbiale pugno di ferro in guanto di velluto; ancora quando ubbediva agli ordini del Colonello Bolzani il vivificatore di tutte quelle qualità militari che lo stesso soldato ticinese ignorava di possedere; ed in fine ancora col Colonello Vegezzi che nel momento attuale pieno di incognite lo conduce con senso vivo, umano, con praticità militare secondo le necessità complesse, imposte dall'odierna situazione internazionale, — ma perchè non tutti sanno scorgere nel cuore dei nostri soldati, nella loro quasi totalità, quel tradizionale attaccamento agli ideali svizzeri, quella latente coscienza del dovere, quell'amore alle origine del reggimento stesso che affonda le sue radici nel più sano patriottismo, quell'orgoglio tacito delle glorie sue che si concludono nella pura schietta incorruttibile fedeltà alla bandiera.

Con tranquilla persuasione di critico militare, il comandante Vegezzi ci dice, tacendo, tutta la sua fiducia nei suoi soldati, la sua ammirazione ed avvalorazione dei suoi capi di battaglia: Il taciturno Antonini, il militarissimo Pessina, il buon Steiger ed il risolutivo Martinoni. Ci ripete che non è più lecito disperare quando si scorge nel cuore dei suoi uomini tesori di abnegazione che formano le falangi inabbili in difesa della propria famiglia che è la Patria.

E perchè ci si possa convincere, anche noi profani, bi-